



**HAL**  
open science

**“ Des mots, anciens et nouveaux, pour les femmes masculines de Polynésie ”**

Serge Tcherkézoff

► **To cite this version:**

Serge Tcherkézoff. “ Des mots, anciens et nouveaux, pour les femmes masculines de Polynésie ”. Bulletin de la société des études océaniques, 2021, 353-354, pp.318-322. hal-03563020

**HAL Id: hal-03563020**

**<https://hal.science/hal-03563020>**

Submitted on 9 Feb 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Des mots, anciens et nouveaux, pour les femmes masculines de Polynésie

Version corrigée VSR 18 03 2021

Commentaire au sujet de l'article de Bruno Saura sur « Catégories (*māhū*, *raerae* ...) de l'entre-deux du genre à Tahiti – Précisions langagières et évolutions sociétales ».

L'excellent article de Bruno Saura dans le BSEO de septembre-décembre 2020 discute de la fluidité terminologique tahitienne pour les « entre-deux genres ». Il était temps qu'une voix se fasse entendre dans la société tahitienne pour pointer l'illusion, entretenue par les journalistes et, souvent, les spécialistes de sciences sociales, qui voudrait que la distinction, sociale et identitaire, entre « *māhū* » et « *raerae* » soit tranchée, bien établie, socialement signifiante. Autre profit à lire cet article : Saura évoque aussi une discussion d'habitude absente, à savoir la fluidité de la terminologie appliquée aux « femmes masculines » (j'emploie ce vocabulaire maladroit depuis quelque temps, faute de mieux, Saura également). Au passage, Saura fait une brève et bienvenue comparaison avec la langue samoane. Ce ne sont que quelques lignes. Il vaut la peine de tenter d'en dire plus, car les évolutions récentes à Samoa ont contribué à développer le vocabulaire appliqué aux femmes masculines et révèlent là aussi sa fluidité.

Tout d'abord, il y aurait évidemment beaucoup à dire sur le fait que, dans toute la Polynésie (au sens de la grande région), les femmes masculines sont nettement moins « visibles » (aux yeux des visiteurs, journalistes et autres) que les hommes féminins (mon vocabulaire, là encore maladroit, pour les *māhū*, *raerae*, *fa'afāfine*, *fakafefine*, *leitī*, *laelae*, *akava'ine*, *māhūwahine* etc.). Elles ont été forcées de rester dans l'ombre, elles l'ont voulue, en partie... c'est une autre discussion. Les choses changent d'ailleurs rapidement : à Samoa une association de ces femmes, qui se sont auto-désignées (en anglais) *transmen*, a émergé en 2018 et, depuis, un film intitulé *The Rogers*, très court (20') mais magnifique et émouvant, réalisé par une équipe américaine, tourne sur divers sites (voir <https://www.thecoconet.tv/know-your-roots/pacific-documentaries/the-rogers-of-samoa/>). Cette visibilité moindre, en tous cas vis-à-vis des visiteurs, peut se résumer par une image : dans de nombreux pays, les hommes féminins ont organisé, ou accepté de participer à des spectacles, concours, shows, etc. qui font la joie des promoteurs touristiques. : Miss Vahine-Tāne, Miss Galaxy, Tausala a Faafafine (en anglais : Miss Faafafine), etc. ; mais rien de comparable du côté des femmes masculines. Même asymétrie pour les équipes sportives. Les *fa'afāfine* de Samoa ont une équipe de net-ball réputée, mais on est loin d'imaginer qu'une équipe de femmes masculines se constituerait en tant que telle, par exemple pour les compétitions de *kirikiti* (le cricket à la manière samoane, avec d'énormes battes modelées sur les anciens casse-tête de guerre à trois faces), où pourtant elles pourraient aisément rivaliser avec les hommes.

Cette asymétrie de visibilité est concomitante (elle n'explique pas, elle est corollaire) du fait que la terminologie pour/des femmes masculines est plus limitée, parfois presque inexistante. Plus exactement, et Saura le remarque très justement, les langues polynésiennes n'ont pas à leur disposition une terminologie établie, traditionnelle si je puis dire. J'ajouterai qu'elles ont, comme partout dans le monde, la possibilité de dire qu'Une Telle « se comporte comme un garçon/homme », mais le « comme » ne précise pas si l'on veut parler d'un comportement occasionnel ou permanent, et d'une sexualité spécifique ou pas. D'où les hésitations à propos du tahitien. Levy avait indiqué en 1973 que le mot *māhū* était considéré « inapproprié » pour une femme masculine, son emploi rare et moqueur ; Elliston l'a contredit pour les années 1990 en disant qu'il est courant, que ce soit pour l'homme féminin ou la

femme masculine ; Saura note *contra* Elliston que c'était et reste peu fréquent, mais qu'on peut entendre *vahine māhū* (pas *māhū* tout seul) ; d'autres (Natea Montillier en 2013 dans *Hiro 'a*) ont parlé de « femmes-*raerae* ». En effet, Saura note que *raerae* semble aujourd'hui plus souvent invoqué pour une femme masculine, mais (comme il le note p. 125) avec la lourde conséquence de donner immédiatement une connotation d'orientation sexuelle (lesbienne).

Saura compare brièvement avec la terminologie samoane, et je peux ajouter quelques précisions. Si le mot *fa'afāfine* pour l'homme féminin est attesté au moins depuis 1862 (dictionnaire missionnaire), aucun mot n'est signalé pour la femme masculine, depuis cette époque et jusqu'aux années 1960, mais pour la bonne raison que l'existence de telles personnes n'a jamais été notée dans les relevés des visiteurs ; on ignore donc si des termes furent employés. Sur place (j'ai commencé des séjours à Samoa à partir de 1981) je n'ai entendu que l'emprunt à l'anglais *tomboy* (« garçon manqué »), intégré comme un mot samoan, et attesté au moins depuis les années 1960 dans le souvenir de personnes avec qui je parlais. Il est nettement moins utilisé maintenant, car un mot nouveau est apparu. Certains m'ont dit qu'on utilisait aussi anciennement *fa'atama*, « à la manière d'un garçon » (il s'agit de *tama* garçon et pas de son homonyme *tama* « enfant [garçon ou fille] en référence à leur mère »), mais l'expression avait sans doute le même inconvénient qu'aujourd'hui : elle dit juste que le comportement de la personne, au moment où on parle ou quand on la voit, est « comme celui d'un garçon/homme ». L'expression ne donne pas tout de suite l'idée d'une catégorie de genre, là encore pour la bonne raison que la conceptualisation d'une catégorie de genre à la manière « *vahine-māhū* » ou « femme- *raerae* » n'était pas présente dans le discours commun samoan. Il y a à peine quelques années, on a pu commencer à voir des prises de parole sur la toile, en émigration, pour donner à *fa'atama* une idée plus catégorielle. Dans un blog universitaire néo-zélandais, une étudiante samoane se demandait en 2016 « qu'est-ce que cela signifie pour moi d'être *fa'atama* ? » et de discuter d'un parcours de vie ambivalent (attitude corporelle, désir, etc., mais pas pour autant l'idée de transition de genre) (les pages de cette année ne sont plus accessibles).

Dans le même temps, timidement à partir de 2011, puis plus largement, un mot nouveau *fa'afatama* est apparu dans des discours officiels (gouvernement, Association nationale des hommes féminins de Samoa), pour les femmes masculines : on y voit l'ajout de « *-fa-* » entre *fa'a-* et *-tama*. Impossible de savoir qui et dans quelle circonstance l'aurait utilisé. Même les plus concernées disent se demander elles-mêmes qui est à l'origine de ce mot, mais le mot est désormais à peu près installé. À l'évidence, il a été construit sur l'expression existante *fa'a-tama* « comme un garçon », mais en symétrie phonétique avec le mot pour homme féminin *fa'a-fāfine* à ceci près que ce dernier est linguistiquement *fa'a* « comme » + *fāfine* « une femme » (avec un sens restreint mais ce serait une autre discussion : femme en tant que partenaire, légal ou par des rumeurs, d'un homme, non pas femme en tant que membre et descendante d'un groupe de parenté). Alors que la base intermédiaire – *fa* – entre *fa'a* - et *-tama* n'a aucun statut linguistique, et le mot *\*fatama* n'a jamais existé. Significativement, en 2017, dans un post sur la toile (aujourd'hui disparu), une femme masculine de Samoa, qui se disait « *fa'atama* », se demandait ironiquement si ce nouveau mot n'allait pas donner l'impression que les femmes masculines ne sont qu'une pâle copie des hommes féminins. Mais le mot est désormais installé. Depuis 2017, la Samoan Faafafine Association (SFA) invoque régulièrement la communauté des « *fa'afafine* et des *fa'afatama* », et le Premier Ministre de Samoa utilise les deux termes pour féliciter la SFA de son activité, par exemple pour le World AIDS Day, comme en décembre dernier (*Samoa Observer*, 2/12/2020).

Mais les *fa'afatama*, aussi « masculines » qu'elles puissent être parfois, ne franchissent pas le pas de réclamer une transition identitaire de genre (sans même parler de

réassignation par modification corporelle). Elles restent « femmes ». C'est pourquoi, plus récemment (2018), certaines femmes masculines jusque-là « *fa'afatama* » ont franchi le pas de se dire « *transmen* » en usant de l'anglais, sans création pour le moment d'un mot samoan. Elles s'habillent en homme, et l'une d'elles (désormais « il ») a constitué un couple formel, marital (mais non reconnu à Samoa) avec une femme (hétéronormative). Ils sont allés en Nouvelle-Zélande pour faire reconnaître leur mariage (voir dans le film *The Rogers*).

Pour revenir à Tahiti : si l'on admet l'évidence, à savoir la fluidité de l'identité de genre (*gender-variant*), on doit trouver logique de rencontrer une fluidité dans la terminologie. Saura a donc bien raison de dire qu'il est vain de chercher constamment à placer dans des définitions strictes, et se prendre les cheveux pour se demander comment traduire, en français, en anglais, etc., les termes *māhū*, *raerae* et leurs utilisations composées en *vahine-māhū* ou femme-*raerae*, et toutes les autres inventions à venir (et il en propose ironiquement lui-même une poignée : haut de sa page 127). Je souscris à sa conclusion : « Laissons donc les langues tahitiennes se délier toutes seules... ». Et j'ajouterai : dans les études, aussi bien linguistiques que sociologiques, sur la variabilité de genre, faisons davantage de place à celles qu'on veut systématiquement ignorer : les femmes masculines.

Serge Tcherkézoff

CREDO (AMU, CNRS, EHESS),  
directeur études émérite EHESS,  
Visiting Pr. ANU (College CAP, CHL)